

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Barthélémy MICHELET

Et les miennes... ?

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1899, tome 1, p. 92-94

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

ET LES MIENNES. . . . ?

Un de mes amis, et pas des moins chers, a bien voulu, en un style fin, profond, humoristique à la fois, raconter ici même comment il avait passé ses vacances. Certes, son temps fut bien employé,... mais je n'en avais pas encore achevé la lecture que déjà, bondissant je m'écriai :

—Et les miennes donc !

Puis, dame Jalousie aidant, je pris la résolution de venir moi aussi, raconter aux lecteurs des *Echos* mes exploits des vacances, quitte à devoir répéter de ma prose ces mots d'un poète :

«Mes vers,... moi tout seul je les lis . »

Je quittai le collège avec une satisfaction non équivoque. Pendant deux mois, n'avoir plus de règlement à observer, plus de latin ni de grec à traduire ; c'est une perspective plus que réjouissante n'est-il pas vrai : pouvoir désormais jouir du *far niente* et prendre ses ébats en liberté, c'est le *nec plus ultra* de l'étudiant en rupture avec la discipline ! J'avais donc jeté le manche après la cognée, et me voilà à errer par monts et par vaux, au gré de ma fantaisie.

Un jour je vis arriver le facteur qui de loin me cria :

—Eh ! l'étudiant, il y a quelque chose pour vous .

Je m'empressai d'accourir croyant qu'il allait me remettre quelque aimable missive de l'un ou l'autre de mes copains... ... il était temps d'en recevoir, j'avais assez attendu. Mais, ô déception! le facteur me remit... devinez... un ordre de marche !

—En voilà de la malchance ! m'écriais-je. Adieu beaux projets ! Adieu charmantes promenades! ... Il fallut me résigner et faire contre mauvaise fortune bon cœur.

Quelques jours plus tard je fus prêt à partir; brossé, astiqué, comme pour les jours de grandes parades. Ah! dès que j'eus endossé l'uniforme, je sentis bien que dans mes veines coulait le sang d'un patriote, et avec un geste pathétique, je m'écriai :

— Ah ! maintenant, qu'ils viennent, les Allemands, les Italiens, les Français ! Je saurai bien défendre le sol de mon pays... , avec mon bidon à eau et mon flacon de gouttes d'Hoffman.

Et, plein d'enthousiasme ; je partis. En arrivant à Granges Marnand, quoique un peu ankylosé par plus de huit heures de chemin de fer, je me sentis encore frais et dispos. Ah ! il fallait nous voir, traversant le village de cette fière allure de soldats qui ont conscience de l'impression qu'ils doivent produire !!!

Peu après nous arrivions à Sassel et prenions possession de nos cantonnements. La Confédération est une bonne mère, elle soigne bien ceux de ses enfants qui doivent en même temps être ses défenseurs. Elle nous avait préparé, non pas des lits comme ceux du pensionnat, mais de cette bonne paille fraîche sur laquelle on dort si bien.

Le service commença. Dès le début tout alla pour le mieux. Il y avait bien par ci par là de petites misères, des marches de quarante à cinquante kilomètres, quelques soupes brûlées, quelques rations de maggi manquant à l'appel, mais ce sont les inconvénients du métier, le brave pioupiou doit s'y faire.

Un jour que nous étions à Combremont, distant de Sassel d'une demilieuve, le médecin du bat. Dr. Mercanton me dit :

— « Les brancardiers vont organiser, pour rentrer au cantonnement, un service de transport par brancards : comme il n'y a pas de blessés, voudriez-vous les remplacer pendant le trajet ?

— Parfaitement, mon capitaine, lui répondis-je. Et pendant deux kilomètres, je fus réduit à me voir trimbalé dans ces brancards d'ordonnance si doux et si moelleux ! Je me croyais un lieutenant du bord délicieusement balancé dans son hamac. J'entendais, autour de moi toutes sortes d'exclamations :

— « Oh ! le veinard ! disaient les uns.

— « Mais, qu'a-t-il donc ce soldat ? disaient les autres. Comme un accident est vite arrivé !! »

C'est à Lurtigen, que nous fut annoncée la grande nouvelle de la condamnation de Dreyfus. Des applaudissements frénétiques y répondent ; et le soir un cortège se forma et parcourut les rues en criant : « Vive l'armée ! A bas les traîtres ! » Il était évident que j'étais du nombre, car c'était une belle occasion de montrer mon patriotisme !

Les dimanches, il y avait le service divin. Je ne sais rien de plus touchant qu'une messe militaire. Figurez-vous un petit autel dressé au milieu d'un bouquet de verdure et surmonté du drapeau du bataillon. Autour de cet autel, tous nos héros, faisant taire pour un jour le fracas du canon et de la mitraille, viennent se ranger dans un ordre parfait pour assister au divin sacrifice et implorer le Dieu des armées.

Dans la suite, durant ces longues étapes Mannens, Gempenach, A-net, Tavel, Fribourg, le joyeux soldat suisse plein d'humour et d'entrain autour des feux de bivouac, mais tout de vaillance et d'abnégation lorsque la patrie le demande, s'est montré le digne héritier des vaillants guerriers qui ont fondé et conservé l'Helvétie et de ceux qui en des temps fameux, ont amérité le titre.

Enfin lorsque les vingt cinq bataillons d'infanterie, les deux demi-bat. du génie, l'artillerie, la cavalerie, les lazarets, les guides et les dragons défilaient sur la hauteur de Moncor, je passai, moi aussi, crânement devant le brillant Etat-major cosmopolite et la foule immense des curieux parmi lesquels des centaines de journalistes, de photographes et de reporters... c'est que, l'on me trouve toujours dans les circonstances solennelles aussi bien que dans les moments critiques !

Voilà comment j'ai passé les vacances, et ne trouvez vous pas qu'elles valent celles de n'importe qui ! Aux contradicteurs, je pourrais bien dire !

— Comment ne serait-on pas fier de ses vacances, quand on les a passées dans le tumulte des camps, sur les champs de bataille, où plus de trente-cinq mille hommes armés de fusils et de canons derniers modèles étaient aux prises semant l'épouvante et la mort ! ... pardon ! j'oubliais de dire que l'on tirait à blanc...

Les manœuvres terminées, je revins en Valais ; j'avais reçu le baptême du feu et j'éprouvais comme qui dirait le sentiment d'avoir, par ma bravoure, sauvé le pays d'un danger mystérieux qui le menaçait ! quelques jours plus tard je me retrouvais à Saint Maurice pour recommencer la très prosaïque vie d'étudiant.

MICHELET.